

Cordes accroc hors d'âge

(L'as'cène de JÉSUS LOGICIEN)

Stoian Stoianoff

J'ai dit « logique des ensembles », parce que c'est par là que Lacan a commencé à logifier, ainsi que m'en a personnellement témoigné Jacques Riguet, mathématicien de son état, et qui a servi de mentor à Lacan au temps où ce dernier s'intéressait aux écrits de Bourbaki.

Pourquoi Lacan n'est-il pas satisfait par la logique bivalente (et son fameux tiers exclu) et pourquoi est-il passé de la logique aristotélicienne (la bonne vieille ambrosie) à la logique intuitionniste sans négation (la mort subite belge d'un certain Heyting), allez savoir, mais ce n'est certes pas par pur plaisir de nous enfumer. Ceci a peut-être à voir avec la logique de l'inconscient. Et peut-être la logique de l'inconscient interfère-t-elle avec la logique de la découverte. Toujours est-il qu'étant tombé dans le chaudron Lacan a découvert le trou de la privation et donc la supercherie de l'argumentation au sujet du dit chaudron. C'est son Big Bang. C'est son trou normand.

ENTRÉES

Je me suis laissé dire qu'un certain nombre de jeunes gens venaient en ce lieu entendre parler de psychanalyse d'une manière pas trop conne. Ici, ce sont des psychanalystes qui causent de leur symptôme, ou de leur pratique si vous préférez, et ils sont généralement pour. Pratique en forme de théorisation. Théoriser suppose que puissent se dégager des analogies, des généralités, dont il importe d'éprouver les limites de validité. Que se passe-t-il au cas où les dits psychanalystes seraient relaps envers ce qui jusqu'alors était pour eux vérité théorique, mais aussi vérité d'évangile, ainsi que cela est manifeste dans la mouture première du Menu portant sur le programme des travaux de table de l'AEFL pour l'an de grâce 2005? Il résulte de cet accroc une certaine désorientation susceptible de provoquer, certes, de nouvelles recherches en matière de théorie, mais avant tout de donner lieu à un immense gâchis.

Il m'est arrivé récemment d'évoquer un au-delà de Lacan. Il semble que j'aie été entendu au-delà de mes espérances. Pas de la manière dont je souhaitais être entendu mais quand même! Il est tout à fait méritoire que soient « mises au programme » deux séries de textes de Jacques Lacan (Le séminaire « *Ou pire...* » et « *Le savoir du psychanalyste* ») d'une lecture spécialement difficile. Mon propos aujourd'hui est d'illustrer la « logique des s'çaveurs » (qui

n'est pas celle des s'çavants) à laquelle Lacan s'est essayé avec l'insu-qu'c'est que l'on connaît. C'est un menu qui a l'heur de heurter les palais délicats. Ce menu nécessite que soient changées au préalable les habitudes culinaires de ceux qui l'abordent. Je donnerai en passant des exemples de ce qui ne passe pas lors de la dégustation de cette logique des quanteurs mais la discussion mettra probablement en valeur d'autres formes de refus de passer à la casserole. Il nous faudra l'aborder d'une manière élémentaire afin que quelque chose puisse en être utilisé, ainsi que c'est le cas des différents mathèmes proposés par Lacan. La logique des quanteurs a semblé promettre de jeter un éclairage nouveau sur tout un questionnement insistant, relatif, par exemple, à l'essence du féminin, et bon nombre parmi les candidats à la passe, au sein de l'Ecole Freudienne de Paris, s'y sont essayé avec le bonheur que l'on sait. En effet, là, à Deauville, en 1979, Lacan s'est rendu compte à quel point on pouvait faire tourner sa bouillabaisse en eau de boudin, et souvent par pure bêtise. Ce constat il ne l'a pas claironné. Il s'est contenté de dire que la passe était un échec. Il ne serait pas étonnant que l'échec puisse se répéter en ce lieu pour les mêmes raisons. Il y a aussi lieu de prendre en compte le fait que Lacan avait une façon particulière de mitonner ses cures (ce qu'on nommait ses « séances courtes »). Il en obtenait des résultats singuliers dont il lui fallait trouver l'explication sur le plan théorique. Explications qui, hors de leur contexte propre, pouvaient défier l'entendement, passer pour farfelues, ou mieux : être attribuées à quelque fantasme de leur auteur.

Le projet d'établir et donc de théoriser la logique de l'inconscient, projet inauguré par Freud et repris par Lacan, est difficile à suivre pour ceux à qui le seul mot de logique donne des boutons, mais surtout pour tous ceux qui n'ont pas la teinture logicomathématique suffisante pour être convaincus par les démonstrations proposées.

MISE EN BOUCHE :

LES PARABOLES NÉO-TESTAMENTAIRES

L'astuce du jour, ma tentative actuelle de contourner cette difficulté, consiste dans le fait de partir d'un nombre réduit de paraboles tirées

de l'Evangile et que tout le monde connaît. A commencer par :

1° *La parabole des invités à la Noce* [Mathieu 17.1 ; LDV p. 310].

A partir du postulat que tous sont appelés, conviés à la Noce, le texte de l'Evangile nous conduit vers un clivage, une chausse trappe qui consiste à dire : « Oui mais, pour entrer dans le Royaume de Dieu il faut être vêtu des habits de lumière ». Et toc. D'où la sorte de conflit entre deux propositions sur le mode du « il y a beaucoup d'invités mais peu d'élus dans le Royaume des cieux ». Chose quantifiable de la manière suivante :

Première proposition (P1) : quelque soit x , x satisfait à la fonction I : 'être invité à la Noce'. Ça peut s'écrire avec un signe barbare nommé foncteur d'universalisation \forall (sorte de A majuscule renversé verticalement) : $\forall x. Ix$.

Seconde proposition (P2) : il en est un qui s'est présenté non-revêtu de l'habit de lumière, et par conséquent il a été rejeté. Nommons L la fonction : 'être revêtu de l'habit de lumière'. Ça nous donne l'énoncé suivant : « il existe un x qui satisfait à la fonction non-L ». Ça s'écrira avec un foncteur existentiel \exists (un E majuscule renversé horizontalement) suivi de la lettre grand L surmontée d'une barre indicatrice de ce que, pour la valeur de x donnée, L défaille : $\exists x. Lx$. [Pour plus de détails voir p.e. R. Blanché, *Introduction à la logique contemporaine*, Armand Colin édit. 1968, chapitre IV : « Analyse des propositions », aux pp. 125 et passim.]

C'est tout. Du moins pour le moment. Ça vous laisse le temps de prendre vos cachets d'aspirine si ce n'est pas déjà fait et puis aussi de souffler un peu. En attendant vous voyez bien la différence entre la Noce dans l'Evangile et les Restos du Cœur. Aux Restos du Cœur personne ne vous emmerde avec des histoires de fripes. De plus c'est la noce tous les jours que Dieu fait. D'où la question : « Où est l'intérêt de la parabole des invités à la Noce ? ». La réponse est dans la contextualisation. Aujourd'hui l'habit de lumière est une sorte de voile que chacun met devant ses paroles en quoi il se soumet à la règle (non moins arbitraire que dans la parabole christique), à la règle du gustativement correct. Il n'est pas question qu'il vous prenne l'envie de

dégueuler sur votre vis-à-vis à table et de le traiter de sale... je ne sais quoi : de sale plantigrade, de sale ovipare ou de salade tout court, par exemple. Car il se trouvera toujours une bonne âme pour faire un signalement. Qu'on le veuille ou pas, il se produit ainsi un glissement inévitable vers des systèmes de valeurs, autrement dit : vers le règne des objets contra-phobiques phallicisés. Nous marinons dans la diététique de la crainte et de la pitié. Or Lacan assignait à la cure psychanalytique la finalité d'une sortie du sujet de ce régime de la crainte et de la pitié. Ce présupposé l'autorise à penser que les fonctions I et L peuvent céder leur extension au grand phi Φ lacanien. Je vous laisse donc le soin de faire ces substitutions qui vous permettront de retrouver certaines des formules que Lacan produisait au tableau noir pour les désigner comme quantiques (cf. Figure n° 2).

Il y a lieu de prendre en compte ceux parmi vous pour qui cette substitution est impossible, persuadés qu'ils sont que Φ désigne non pas une valeur mais un organe. Dans ce cas ils ont raison de résister puisque ici-même quelqu'un, un psychanalyste, a désigné la jouissance phallique comme jouissance d'organe. Passons. Passons à la parabole suivante.

2° *La parabole de l'enfant prodigue* [Luc, 14.1 ; LDV p. 315].

C'en est un qui a demandé à son père sa part d'héritage puis s'en est allé au loin la dilapider. Devenu aussi fammélique que les pauvres de cet autre pays il s'est souvenu que les esclaves dans son propre pays d'origine étaient mieux nourris que les pauvres du coin. Il décide donc de rentrer au pays.

Sitôt dit sitôt fait : il se présente devant son père et lui demande de l'accepter comme esclave pour travailler ses terres. C'est ici qu'éclate le scandale : le père ne sait dissimuler sa joie des retrouvailles et fait tuer un veau gras pour fêter l'événement. D'où les récriminations de l'autre fils qui, lui, était resté à travailler bien sagement sur les terres de son père et qui rappelle que jamais son père ne lui a offert la moindre chèvre pour faire la fête.

LE PLAT DE RÉSISTANCE : LOUP DU MERCANTOUR OU CHÈVRE DE MONSIEUR LACAN ?

« Une chèvre, pourquoi faire ? » me diriez-vous ? Justement, il s'agit de poids et de mesures dans un système de valeurs où le père n'en fait qu'à sa tête sans se soucier de l'équité. Bref, c'est dégueulasse. Et c'est là que la logique vient à brouiller les cartes. Où l'on nous ressort l'histoire du bon pasteur qui court après la brebis égarée au point qu'il abandonne le troupeau à son sort tant qu'il ne l'a pas retrouvée. « Un seul être vous manque et tout est dépeuplé ! ». « Plus de brebis, plus de troupeau ». Peut-être me voyez-vous déjà venir avec Lacan et sa chèvre borroméenne. Chaîne telle que si l'on supprime n'importe lequel parmi les a (g) nneaux, tous les anneaux se trouvent libérés et donc la chaîne en tant que telle s'évanouit. Allez faire un tour dans l'arrière pays niçois et expliquez aux écologistes qu'avec la renaissance du loup on observe une régression, voire une extinction de la notion d'élevage. Bref, il existe un x tel que, de par son existence d'anneau manquant, il fait s'évanouir la fonction : $\exists x \bar{\Phi}x$. Ici ? Φ est évidemment le troupeau en tant que valeur, dont la perte équivaut à l'extinction d'une partie du genre humain, à savoir l'espèce des éleveurs de moutons.

Notons au passage que le Christ avec ses paraboles reste éminemment d'actualité.

Ça nous remet au cœur de la logique des ensembles, à savoir : les relations qu'entretient l'élément avec l'ensemble et l'ensemble avec la classe. J'ai tenté jadis de suggérer qu'il y avait là l'essentiel du mécanisme de la phobie. J'avais posé la question de savoir à quel moment les éléments réunis pour une salade suffisent à évoquer et donc à valider cette dernière comme nom. Par ailleurs, le passage subreptice d'un ordre (celui de l'ensemble) à l'autre (celui de la classe), que nous commettons aisément dans nos bavardages, était systématiquement pointé par Lacan, et pas uniquement entre fauteuil et divan. C'était sa façon de ponctuer les discours qui lui étaient tenus et c'est une chose dont aujourd'hui tout le monde se fout. Dire qu'il n'y a plus d'analyse de ce fait même est une rengaine qui ne suffit pas à calmer mes inquiétudes. J'ai dit « logique des ensembles », parce que c'est par là que Lacan a

commencé à logifier, ainsi que m'en a personnellement témoigné Jacques Riguet, mathématicien de son état, et qui a servi de mentor à Lacan au temps où ce dernier s'intéressait aux écrits de Bourbaki.

Blague à part, et au nom de mes inquiétudes, je risque ici un long paragraphe destiné à calmer le jeu dans notre groupe où certains se sont livrés à toute une enquête, voire à un réquisitoire, destiné à montrer que Lacan, et donc ses théorisations, obéissent à un souci passéiste et décidément anti-féministe.

Il ne mérite donc que la corde pour le pendre. En un sens c'est vrai. On lui impute ainsi un certain nombre de choix, alors qu'il le dit clairement : ce sont ses analysants qui lui ont ouvert la voie. Le procès qui lui est fait, de modaliser des valeurs d'un autre âge, se légitime de ce qu'il y a les analysants d'aujourd'hui qui ne semblent pas concernés par les problèmes des analysants d'antan.

Je suis conduit à examiner ce qui ne change pas d'une époque à l'autre et ce qui en effet a changé dans nos sociétés depuis la psychanalyse à ses origines.

Dans l'ordre de ce qui ne change pas c'est effectivement le phallus en tant qu'atout maître que chacun revendique. Il suffit de se rendre dans un prétoire et de constater que les plaideurs brandissent sans cesse le phallus, c'est-à-dire leur bon droit. Phallus volatile qui change de camp au gré des plaidoiries des avocats et des allégations des témoins. Une actualité brûlante nous montre combien ces témoignages peuvent être versatiles alors que les conséquences qu'ils engendrent sont énormes. Mais il n'y a pas que dans le prétoire que ces joutes ont lieu, puisqu'elles occupent la totalité du champ social.

Dans l'ordre de ce qui change ce sont d'abord les règles qui conditionnent d'attribution du bon droit. Il suffit de surveiller le travail législatif sur deux ou trois législatures pour se rendre compte à quel point ces règles peuvent fluctuer. Mais il y a des changements plus profonds qui ont des conséquences que nous avons quelque difficulté à prévoir. Ces changements bénéficient du long terme car il y a des résistances énormes. Ainsi, pendant la seconde guerre mondiale, on a tenté de modifier les habitudes alimentaires des américains afin leur faire consommer des abats

en lieu et place des bons morceaux censé être réservés au combattants du front. En dépit d'une publicité énorme et d'un débriefing adéquat ce fut un échec retentissant. Il s'agit aujourd'hui de modifier les règles de la filiation. Je considère l'incidence du Nom du Père sur ce plan comme le pacte social qui scelle les fondements sur lesquels joue l'échange social. Sous le titre « Fils à retordre » (dans *Bôgues* II, pp.129-133) j'ai produit quelques vignettes cliniques indicatives des embrouilles qui résultent de la nouvelle donne sociale. Toutes choses en relation avec la faillite de la notion de « génération » sous nos climats. Faillite qui n'est pas le privilège des familles recomposées, loin de là. Ainsi l'inceste est-il en passe de devenir un « must », voire une valeur sûre.

Du coup ce qui change aussi ce sont les enjeux qui conditionnent la dynamique de l'existence. Le pari de Pascal demeure ici un paradigme incontournable. Pour qui daigne s'asseoir sur la table de jeu, une certaine probabilité de gain légitime sa démarche à moins qu'il ne joue à qui perd gagne. Il fut un temps où l'on mettait un point d'honneur (et donc sa confiance) sur le fait que Dieu était garant de cette probabilité. Dans cette perspective, ayant mis son phallus en jeu et l'ayant perdu, le perdant se considérait comme « lâché » par Dieu, et donc perdait tout, y compris son honneur. Aujourd'hui, Dieu étant remis au placard des accessoires inutiles, on joue tout autant modulo le fait qu'on croit à sa bonne étoile, ou à son horoscope, ou à « la main de ma sœur » et donc à tout autre substitut de la martingale divine. A ceci près que ce scénario vaut à présent dans le monde des affaires où l'important est de détecter le « loser » potentiel et de l'éliminer séance tenante. Or, celui qui est poursuivi par la « mal chance », celui qui rate systématiquement sa mayonnaise, est victime d'une répétition. Y voir la morsure de l'instinct de mort ne change rien au fait que la victime de sent spoliée et que faute que la responsabilité de cet « harcèlement » puisse être attribuée à l'ire divine, il convient de détecter le « peut homme » (ou « peutte femme ») qui endossera la causalité de cette spoliation.

A défaut, votre avocat aura la riche idée qu'il vous faut vous en prendre à la personne morale de telle ou telle institution, et vous voici

prêt à courir après votre seconde chance, après le phallus renaissant de sa phallace.

Et puisque de nos jours on attend du psychanalyste une solution rapide c'est qu'on le met en position d'exorciste et donc de conciliateur avec le Réel. Position que Maud Mannoni ou Françoise Dolto n'auraient pas reniée. Quid des convictions scientifiques de l'analyste dans ce dispositif?

Un mot en passant relatif à la question du transfert à Lacan en tant que sous-jacent à la plupart des attaques et récriminations dont il est l'objet. S'agissant du père, et même de Dieu le Père, Lacan en tient lieu encore pour un certain nombre de personnes. Il s'agit souvent d'un transfert a priori, les personnes en question n'ayant jamais lu une seule ligne de Lacan. Il y a aussi les effets de ricochet, à savoir qu'on s'attaque à Lacan mais on vise quelqu'un d'autre. La question du père ne soulève pas les mêmes difficultés côté femme que côté homme, et ce en dépit de la solidarité entre époux vis-à-vis du problème du père (et qui s'efforcent parfois de parler d'une seule voix). J'estime pour ma part que c'est une question qui met bien en valeur la différence des sexes. L'aperception du père par une femme (dans notre aire culturelle) est un thème permanent dans les *talk show* à la télé, et dans les conciles psychanalytiques, et ça suffit pour que je m'abstienne d'en rajouter. Par contre, celle du mâle à l'égard de son père bénéficie de nos jours d'un *black out* qui mérite d'être levé de temps en temps.

Ainsi, il y a ceux qui sont décidément contre le père, et témoignent d'une hargne incroyable contre celui qui les a mal foutus. Souvent cette hargne ne se limite pas au père réel mais déborde sur la notion de normativité mâle et donc sur le social en tant que porteur de normativité. Normativité évidemment locale et qui a le défaut majeur de n'être pas universalisable. Sur cette voie Lacan était allé jusqu'à mettre en doute l'universalité de l'inconscient, par exemple (voyez les japonais, etc.) Or, les normativités fluctuent avec le temps. Prenons M. et Mme Machin, qui attendent un enfant. A la première « ventroscopie » le docteur dit : « Tout va très bien (Madame la Marquise), il s'agit d'un garçon. Je note qu'il n'a pas de pénis ». « Ah, dit Madame, il est privé de pénis ? »

« Eh, quoi, réplique le bon Docteur, soyons branchés, un garçon sans pénis c'est quand même bien, non ! Vous n'allez pas vous cramponner à des normes d'un autre âge [freudo-lacaniennes notamment]. » Après un moment d'hésitation : « Ah, dit le père, je vois, c'est pour la caméra cachée » ! On ne se refait pas.

Il est vrai que les choses ont évolué depuis le temps où Lacan avait à faire à l'isolat du couple comme paradigme de la famille nucléaire. Aujourd'hui c'est la monoparentalité qui fait florès, puisqu'à ce niveau il n'est plus question ni de père ni de mari et encore moins de prise de décision démocratique au sein d'un couple. Ouf !

A ceux qui n'ont pas « encore » atteint aux rives bénies de la monoparentalité il reste que l'on a le droit de se révolter. Et c'est ce que faisait la petite Anna, qui dans son rêve protestait, nous dit Freud, contre la ségrégation urinaire. Et les chinois lui donnent raison puisqu'aux champs, au temps du « Printemps maoïste », bien des coopérants ont pu expérimenter les toilettes collectives amovibles et ouvertes à tout vent. Mieux, les chinois ont tordu le cou au népotisme puisqu'il n'y a plus chez eux ni tontons ni tatas, et donc plus de neveux, la norme de l'enfant unique balayant les recettes sociétales d'un autre âge.

Comme quoi nous avons encore des progrès à faire de la monoparentalité à la monopédie. Et pour varier les métaphores j'ajouterai qu'il s'agit de passer du coupé au monospace. A moins que la généralisation prochaine du clonage ne mette tout le monde d'accord. Adieu les aux phéromones. Chose prévue, semble-t-il de la plus haute antiquité puisque Ovide ornait son « Âge d'or » de « fleurs nées sans semence ».

Autre cas de figure, celui, inverse, du fils hargneux, non moins fréquent, celui et donc du mâle qui se tient « tout contre » le père, pour veiller spécialement à ce que personne ne lui porte ombrage. C'était le cas de Sigmund Freud. Il s'est trouvé, ainsi, un candidat à la passe aux CCAF (Cartels Constituants pour l'Analyse Freudienne), qui était venu tout spécialement témoigner de ce que la rivalité avec le père est une foutaise et que la perspective d'avoir à tuer son père, et donc de rejeter son analyste à la fin de sa cure ne lui plaisait pas du tout. Ce cas est

particulièrement intéressant dans la mesure où il témoigne d'une stagnation dans la dynamique des identifications masculines chez un mâle. La rivalité père fils reste masquée au profit souvent d'une exacerbation de la rivalité fraternelle.

Enfin, il y a ceux qui mettent la question du père au placard et mènent une guerre implacable envers celles ou ceux qui oserait « traiter », voire maltraiter leur mère. Je me suis aperçu qu'en France, contrairement à ce qui est admis dans les pays anglo-saxons, la mère est intouchable puisque au-dessus de tout soupçon. C'est le cas notamment des mères impliquées dans les cas de syndrome de Münchhausen par procuration, où ces mères torturent à mort et en secret leurs très jeunes enfants, de manière à régler des comptes avec le sujet supposé savoir, et donc avec le médecin soignant, qui généralement en perd son latin et n'y voit que du bleu. Aujourd'hui le problème de la maltraitance maternelle est au point mort en France parce que accuser une mère, opérer un signalement de maltraitance, sont des actes anti-féministes.

Ayant comparé certaines mères à des crocodiles et certaines épouses à des amantes religieuses vaut aujourd'hui à Lacan sa mise au pilori (l'amante religieuse ayant l'autorité d'imposer à son partenaire la position exclusive dite du « pénitent »). Pour autant que, si ses points de vue résultent de sa propre expérience, tant mieux, ça prouve qu'il n'a pas vécu dans du coton.

Il demeure que l'ordre social paternaliste, qu'il me faut bien nommer ancien, est ce qui prévaut pour les trois quarts de la population de la planète, ce qui fait beaucoup de monde. Qui donc est en droit de supposer que l'analysant lambda est indemne de tout lien avec des ressortissants de cet ordre ancien? Qui est sûr de n'avoir aucun fil à la patte du côté de la Turquie, de l'Albanie, de la Roumanie ou la de Bulgarie, pour ne citer que les pays où cet ordre ancien est encore prévalent (en raison même du refus soviétique ou islamique de la « décadence » occidentale) alors qu'il s'agit d'états prêts à intégrer la communauté européenne?

Sans aller chercher si loin, il y a chez nous des ressortissant de communautés diversement ethniques qui cultivent sciemment (ou pas) une sorte de double appartenance, et qui, en cas de

panne de décision, sont susceptibles de se tourner vers les lumières du psychanalyste. Des règles plus ou moins occultes déterminent leurs conduites alors que pour un psychanalyste strictement républicain ces règles peuvent paraître parfaitement anachroniques ou inexistantes. Se créent ainsi des conflits de priorité, voire de primogéniture, qui se transmettent d'âge en âge, et que certains préfèrent noyer dans l'alcool ou pire...

Ainsi, Freud le premier, qui a toujours souffert de n'être pas le chef de la famille. Vous savez : celui qui est censé mener le deuil lors des funérailles du père, par exemple.

Tout simplement parce qu'il était de la seconde couvée, suite au remariage de son père. De ce fait on suppose qu'il s'est vengé sur la fille de son frère aîné en la déflorant. Le décalage des générations aidant il se trouve que l'oncle (Sigmund) et sa nièce avaient le même âge et dans ces conditions tout était possible.

Aujourd'hui, nombreuses sont les mères uniparentales qui ont des filles nubiles et qui prennent pourtant des amants de l'âge de leur fille. Il arrive que cette dernière accouche hors mariage d'un enfant, né putativement de l'amant de sa propre mère, enfant dont on peut se demander de quelles règles d'héritage il pourra se prévaloir à terme face à l'administration fiscale. Bref, si dans l'analyse ce qui se répète c'est une demande de reconnaissance, et que les modalités de cette reconnaissance restent énigmatique pour l'analyste, il est encore temps pour lui de se brancher sur la *Web* de Lacan, s'il veut trouver la solution équitable. Un brin de logique l'aiderait à s'y repérer. N'oublions pas que la logique d'Aristote a eu un tel succès en terre d'Islam, précisément parce qu'elle permettait un règlement équitable des conflits. N'empêche que le souci républicain de mise en conformité autoritaire des conduites constitue un rejet, et donc un discrédit jeté sur tout un ensemble de pratiques sociétales de type identitaire, telles les scarifications et les excisions, pour ne citer que celles-là, au nom de l'excellence de la civilisation occidentale. Il n'y a pas eu tellement de psychanalystes pour dire leur réprobation, que je sache. D'ailleurs la réponse du berger à la bergère n'a pas manqué d'efficacité, au point de déstabiliser les grands de ce monde. Feuilleton à suivre.

Toutefois, sur la voie d'une mise en défaut systématique des concepts freudiens, et notamment ceux de castration et de penis neid, on peut se demander jusqu'où on pourrait aller dans l'éclectisme du goût. Si la crainte et la pitié ne relèvent pas de la castration alors pourquoi parler de refoulement dès lors qu'il n'y a plus rien à refouler ?

Faut-il considérer toute tentative de théorisation comme un symptôme hystérique consistant en la « dénonciation inaccomplie d'une imposture » (AEFL, 7, 111) ? Et qu'est-ce qui motive cet inaccompli sinon que son accomplissement, à savoir : la dénonciation par un psychanalyste de la psychanalyse comme imposture ne ferait que donner raison à Lacan qui disait que le psychanalyste a horreur de son acte.

Jésus ne souffrait apparemment pas de telles inhibitions puisqu'on le voit courir dans le Temple, sabrant tout sur son passage en poursuivant les marchands.

Ainsi les questionnements vont-ils bon train et dans la série des 'pourquoi' nous aurons, par exemple : « Pourquoi maman est-elle si triste ? » « Pourquoi papa s'habille-t-il comme une tante ? » « Pourquoi le Bon Dieu m'a-t-il créé femme ? » etc. Série des pourquoi qui n'a rien à envier à celle des 'comment' : « Comment fait-on avec l'inconscient ? » (l'inconscient structuré comme un langage évidemment mais aussi en tant que mémoire des règles d'un autre âge) ; « comment appréhender les rapports du sujet à la chaîne signifiante sinon comme privation » ; « comment faire passer l'éléphant du narcissisme par un trou de souris de l'objet 'a' ». Toutes choses qui méritent débat mais je m'en tiendrai pour l'instant au « **pourquoi Lacan s'intéresse-t-il tant à la logique ?** »

En réalité, sur la voie du « ce qui se nous se dénoue », Lacan se soucie des modalités d'entrée de chacun dans la logique, et ce : dès le berceau. Son stade du miroir, ses commentaires autour du *fort-da* ainsi que sa fable des trois prisonniers sont là pour en témoigner. Ceci le porte à visiter la logique à ses aubes hellénistiques, au niveau des présocratiques, par exemple. Il y a évidemment aussi Aristote (épaulé par Boèce et Averroès pour ce qu'il en est de sa croix logique [cf. figure n° 1]). Aristote à qui Lacan a consacré une conférence (difficile à trouver de nos jours)

et plus de 150 citations dans ses séminaires. Une paille.

LE TROU NORMAND : DU PAS-TOUT (CUIT) AU TRAIT UNAIRE (RÉFRIGÉRÉ)

Jacques Lacan a retenu d'Aristote son fonctionnalisme (réinventé par Gotlob Frege) et sa définition de la variable comme *hypokaimenon*, et donc comme sujet ; sans compter le fameux pas-tout, le *mé pantès*, dont la dégustation devra être modérée.

Pourquoi Lacan n'est-il pas satisfait par la logique bivalente (et son fameux tiers exclu) et pourquoi est-il passé de la logique aristotélicienne (la bonne vieille ambrosie) à la logique intuitionniste sans négation (la mort subite belge d'un certain Heyting), allez savoir, mais ce n'est certes pas par pur plaisir de nous enfumer. Ceci a peut-être à voir avec la logique de l'inconscient. Et peut-être la logique de l'inconscient interfère-t-elle avec la logique de la découverte. Toujours est-il qu'étant tombé dans le chaudron Lacan a découvert le trou de la privation et donc la supercherie de l'argumentation au sujet du dit chaudron. C'est son Big Bang. C'est son trou normand.

Du côté de la découverte (du goût), on nous dit aujourd'hui qu'il y aurait eu un avant le Big Bang, (Big Bang à peu près dissout dans l'absinthe de la théorie des cordes (g) rinçant les consciences jusqu'à ce jour). On découvre à présent qu'il y aurait eu probablement avant le Big Bang un temps arrêté imaginaire (Le temps eulérien de la pause pas-stis divine). Tiens, tiens ! A la vôtre. On ajoute que dans certaines configuration de l'espace-temps ce qui était lié à autre chose au départ reste lié au même à l'arrivée, quelle que soit la distance qui les sépare. Ça surprend. On évoque à ce sujet la supra normalité. C'est une propriété des paires ordonnées. Il y a donc lieu d'établir dans la cure l'inventaire de la topologie des signifiants susceptibles de faire paire, de faire paire ordonnée. Evidemment paire ordonnée fait penser à rognons dromadaire. Pour ma part, je préfère l'articulation du *Fort/Da* de l'enfant à la bobine qui constitue une telle paire, paire que Lacan théorise comme condition de la naissance d'une classe. Cette condition c'est ce qu'il nomme trait unaire. Ça sert ; ça sert à s'o-

rienter voire à classer. C'est ainsi que parmi les ovipares il y a les mammifères. Dans cet exemple, ce qui vaut comme trait qui à la fois unit et sépare c'est l'œuf puis la mamme. Jacques Riguet construit toute une logique à partir de telles paires, logique qu'il nomme logique des *gracles*.

Il se trouve que pour cet autre logicien, Gotlob Frege, à l'origine de la suite des nombres il y a un couple premier constitué par le zéro et le un. Au regard du « 0 » comme élément de ensemble vide le « 1 » ne jouit d'aucun autre privilège que de nommer le précédent. Le nommer : c'est-à-dire faire ensemble paire ordonnée. Ainsi, par exemple, on nommera les éléments de l'ensemble des entiers par les éléments de la série des mêmes élevés au carré. On démontre par cette voie que la partie est équipollente au tout.

D'où l'analogie avec l'ordre de la filiation et la fonction nommante dévolue au père. Mais rien ne s'oppose à ce que le nommant soit une femme exerçant en l'occasion cette fonction paternelle de pure reconnaissance.

Il est passionnant d'observer (dans la cure et même hors divan) ce qui, pour un sujet donné, fait (ou ne parvient pas à faire) paire ordonnée ou trait unaire. Ainsi pour Lacan le whisky du 10 heures du soir c'était incontestablement du Jack Daniels. Ça fait « classe ». Ce qui se noue à ce niveau relève du formatage primordial ou encore de ce que Freud nomme, avec la Président Schreber, la langue fondamentale.

Ainsi, le titre d'un bouquin comme « *La psychanalyse, mère et chienne* » devrait nous mettre la puce à l'oreille dans la mesure où l'on y reconnaît la paire ordonnée [mère (mère, chienne)].

Etre, pour une femme, c'est peut-être d'abord être chienne selon l'animalité, animalité qui mérite d'être vécue avant d'être sentie au lieu où se tient la femme, la femme selon la sublimation. Position à dire vrai politiquement et hystériquement incorrecte, foi de « logi-chienne... de garde ». Ceci pour dire que l'ordre du symbolique n'est pas pré donné mais qu'il s'inaugure pour chacun de nous d'une manière aléatoire qui mérite d'être déchiffrée. Que l'archéologie de ces couples de termes constituants soit fastidieuse ne doit priver aucun de son é(v)lan dès lors

qu'il a fait le pas d'entrer en analyse.

LA TRINITÉ : LÉGUMES, FROMAGE, SALADE

« Que nul n'entre ici s'il n'est logicien », était jadis le slogan qui, tel le célèbre « connaît toi toi-même », devait servir de viatique à qui prétendait toucher à la chose analytique. A ce titre Lacan avait eu le projet d'introduire ses élèves à la logique du Nom-du-Père, à la logique des catégories dirions-nous aujourd'hui, avec cette conséquence funeste qu'on l'a empêché de poursuivre. J'ai tenté de dire plus haut pourquoi il n'a pas été toujours compris.

En revanche, deux abbés ; deux grosses légumes de la théologie, sont venus récemment à cette tribune nous parler de trinité [Philippe Asso & Jean-Louis Balza, « De La Trinité dans le christianisme », in *Le phénomène lacanien*, Publications de l'AEFL, n° 9, p. 59-75]. Leur mérite, selon moi, est d'avoir tenté de modifier notre aperception de la tente sous laquelle est campé un certain genre de spectacle qu'on promet sous le label de 'christianisme'. En bons théologiens, et donc en bons critiques du spectacle, ils anticipent en quelque sorte sur notre attente en nous dévoilant le sens de ce qui se donne à voir. Notons que l'inventeur de l'expression « l'autre scène », Théodore Fechner, et que Freud prend pour modèle sur le plan de la psycho-physiologie, était également un théoricien du spiritisme.

Et voici que nos théologiens, experts es sacralité, insinuent qu'on puisse penser que tout ce qui arrive au Christ, depuis son baptême par Jean-Baptiste, jusqu'à sa mort sur la croix et sa résurrection du tombeau, pourrait au fond n'intéresser que Jésus Christ tout seul, un point c'est tout. Chose scandaleuse évidemment, j'en ai eu le témoignage immédiat de la part de mes proches, qui se sont empressés de me rehausser les bretelles. A savoir qu'il n'y a rien de plus universel que le désir d'éternité.

Je ne me souviens pas si le bouquin du philosophe Alain sur ce thème allait dans ce sens, à savoir le fameux bon sens, mais je suis certain que pour l'autre Alain, Alain de Libera, mais aussi pour bon nombre d'autres philosophes, et notamment Averroès, l'universalité est une notion vide. Notons qu'avant de la consommer il

convient de « fatiguer » (F) la frisée; d'où: $\forall x$. Fx. où x est la salade. Mais si c'est vrai pour la frisée est-ce que ça reste vrai pour la romaine?

On voit aisément qu'à vouloir trop en faire du côté de l'universelle on pédale dans la choucroute. A moins de conférer à l'universelle le statut d'une double négation, ainsi que le recommande Lacan: « Il n'est homme qui ne soit sage »; ce qui s'écrit (avec h pour homme et S pour sage): $\exists h. \bar{S} h$. Ça s'écrit sans aucune garantie qu'il y ait quelqu'un dans ce cas.

Dans ce contexte quel est le privilège du Christ en tant que fondateur du « culte parfait », du « culte véritable » [AEFL, 9, 62] comme corollaire de sa double « prétention » (sic) [AEFL, 9, 63] « en tant qu'être humain à poser un certain nombre d'actes qui sont réservés à Dieu », d'une part, et de se situer comme « l'égal de Dieu », d'autre part?

Il suffit en effet de faire le tour des H.P. en France pour savoir que ce ne sont là que les modalités d'une folie ordinaire.

De quel point de vue pourrions-nous être intér-essés au sort du Christ sinon au titre d'une révélation de portée universelle, selon laquelle chacun d'entre nous serait promis à occuper une telle place (à l'H.P.)? Il ne suffit pas de confondre les Artie Shaw et les Tom Hatt pour que l'expression: « un français doit mourir pour elle » cesse d'avoir un sens. Ici évidemment « elle » désigne la France éternelle mais que faire contre le double effet de la censure et de l'équivoque et contre l'effacement des places qui s'en suit? Jetés que nous sommes, tel Moïse, parmi les flots de l'existence, que ne ferions-nous pour arriver à bon port (au port « salut »), au point béni où s'estompe notre division subjective? Ceci est ma façon de montrer que l'on n'est jamais à l'abri, à partir de prémisses floues, de verser dans une logique dégoulinante.

LA MARTINGALE DES DOUCEURS

Voici en quels termes le thème de la double nature de Jésus, humaine puis divine, est traité par le Père Jean-Louis Balza [AEFL, 9, 65]:

Le problème est que si c'est un homme parmi nous qui a été adopté par Dieu pour ses qualités, cela ne résout pas le problème de tous ceux qui n'accéderont jamais par leur propre vie ou leur propre histoire à ce niveau là d'humanité. Et donc tant mieux pour Jésus de Nazareth mais cela ne servirait strictement à rien pour le reste de l'humanité. Donc, l'Eglise, et les premiers chrétiens, vers le III^e siècle, vont affirmer plutôt que cela ne peut être comme cela, car si Jésus n'est pas aussi Dieu, cela ne concerne alors qu'un seul individu et cela ne concerne pas la possibilité de tout être humain de pouvoir accéder à ce qu'a été Jésus de Nazareth. Sauf à lui ressembler, Jésus de Nazareth serait le seul bénéficiaire d'une telle opération.

Passons sur les « niveaux d'humanité » qui supposent une distribution inégalitaire des places dans la course au salut et aux jouissances éternelles (« une infinité de vies infiniment heureuses », disait Pascal dans son 'pari'), et sur le fait que pas-tous seront admis au Royaume des Cieux, pour nous pencher sur le fait que Jésus est celui qui s'autorise de « Lui-même ».

De « Lui-même » et donc de Dieu le Père, mais aussi de quelques autres qui accorderont foi à sa filiation divine. Notons qu'à son époque il était tout à fait courant de se réclamer de Dieu le Père. Il y a donc lieu d'admettre qu'il en était de même pour les fondateurs de religion avant et après Jésus Christ, y compris les empereurs romains qui organisaient leur propre culte avec, bien entendu, l'approbation unanime du peuple romain. Sauf que Jésus ne prétend aucunement prendre la place de quiconque mais consent au contraire à s'inscrire dans un triumvirat, à entrer dans la composition d'un sorbet à trois parfums: celui du Père, du Fils et du Saint Esprit. Ceci n'est certes pas du goût de tout le monde, d'où les opérations de disqualification du Christ de la part des jaloux, et notamment un certain Al Ghazali¹, qui s'est donné le mal de rechercher dans les *Evangelies* les preuves de la non-divinité du Christ. Evidemment, on peut dire de manière analogue que la théorie du signifiant et tout le toutim: ça n'intéresse que Lacan, et il n'a pas manqué de gens bien intentionnés pour rechercher dans ses séminaires les preuves de sa non-

¹ AL GHAZALI, *Réfutation excellente de la divinité de Jésus Christ d'après les Evangelies*, trad. : Robert Chidiac, s.j., préface: Louis Massignon, Bibliothèque de l'Ecole des Hautes Etudes, Paris, Librairie Ernest Ledoux édit., 1939.

divinité. C.Q.F.D. Bref, on ne sort jamais du manichéisme : si Φ est la fonction « être sauvé », on se doute aussitôt que $\bar{\Phi}$ désignera la position « être damné ». L'important c'est de ne pas se tromper dans le choix de son analyste.

Il reste que l'on retrouve régulièrement au sein des sociétés dites ésotériques et initiatiques cette prétention d'accéder à ce « niveau d'humanité » hors classe, à cette crème brûlée, qui conduira chacun à son total accomplissement, modulo la supposition que chacun est porteur de cette étincelle que confère le fait d'avoir été d'emblée approché par le feu divin. Il me serait difficile de poursuivre ici la discussion sur les mérites du salut individuel en tant qu'il s'opposerait à l'émancipation collective. En effet, sur le plan de la logique des propositions on a essayé de tenir compte des objets singuliers et pour cela on a inventé un opérateur d'individualisation sous la forme d'un *iota* renversé verticalement (cf. Blanché, o.c. p. 158). Cette crème renversée va évidemment au-delà de ce qu'Aristote pouvait avancer concernant les propositions dites particulières. Je les laisse hors du champ de mon propos puisque mon but déclaré n'est pas de vous régaler. Je vous offre pourtant en prime un tel opérateur narcissisant que je nomme le *sicantou* (« si je veux, quand je veux, où je veux »).

Nos bons abbés théologiens évoquent toutefois l'ensemble des manœuvres qui se sont nouées dans la diachronie dans l'Assemblée de Chrétiens et qui visaient à rien de moins que d'argumenter dans le sens d'une portée universelle à accorder au destin du divin enfant, à l'enfant de Nazareth. [Mais « Peut-il venir de Nazareth quelque chose de bon ? » dixit Nathanaël (LDV p. 12)]².

A la recherche des raisons qui ont présidé à la primauté accordée à la fonction paternelle dans la Bible et donc dans notre civilisation passiste, mais aussi dans quelques autres, nos théologiens s'accordent à penser que la visée d'une proximité du divin (selon le cantique : « plus près de toi, mon Dieu, plus près de toi ») s'accompagne généralement de précautions diversement incantatoires et donc magiques. Ce qui se trouve valorisé, c'est la difficulté de l'accès au palais divin. Son silence distant, s'abritant derrière la

barrière de corail de sa bouche, désignait le père comme plus propice à la sauvegarde des arcanes de la religion judaïque que la figure de la mère, pleine de grâce mais toujours ouverte à toutes sortes de confidences.

Cette mise systématique du père hors de portée du tout venant des quémandeurs, son inaccessibilité naturelle puis voulue et fabriquée [« tu n'observeras pas la nudité de ton père »], sa sacralisation, enfin, a eu pour effet sa neutralisation, sinon son inconsommabilité et son désêtre. Du coup, le voilà désormais investi de la fonction de représentant non-représentatif du non-représentable, à savoir du Réel. « Les dieux sont du Réel », clamait Jacques Lacan.

Que certaines femmes, quasi 'divines', ou exclusivement « approchées par Dieu » [AEFL, 9, p. 69] aient pu, au moyen âge, maléficier de ce statut exclusif encore que délectable de poires au sirop, mêlant le j'expire de l'amour courtois à la sorcellerie du K6, ne nous explique pas les raisons pour lesquelles aujourd'hui les hordes féminines semblent poussées dans cette même direction. On s'interroge, on donne sa langue au chat, on s'étonne dans les médias de ce que l'on baise de moins en moins sur le mode hétérosexuel, alors que tout concourt à rendre improbables les rencontres hommes-femmes. Venant d'outre-atlantique, tout un courant organise en effet l'inaccessibilité noétique, déontique et physique des sujets dits féminins. Sujets féminins qui non seulement ont horreur de leur animalité (et tout ce qui relève de l'hormonal) mais emploient toutes leurs ressources afin de relever un défi particulier. Le défi de gommer tout ce qui rappelle le statut de ce qu'on nommait jadis le *sui generis*.

Avec la consécration du mépris envers la dite animalité, et donc de la « suprématie » de l'humain, nous assistons au fait que cette dernière, l'animalité, se trouve absolument, et peut-être définitivement, supplantée dans ses finalités par les méthodes de reproduction assistées. Dans l'ordre du visible, l'effacement de la chair sous le masque nègre en chemise de maint défilé de mode, nous offre à découvrir une femme réduite à un squelette vêtu d'un trou, sans plus. Tout ceci sous couvert de démocratie et c'est magique.

2 LDV = LANZA DEL VASTO, *Commentaires de l'Evangile*, Denoël/Gonthier, n° 229, 1951.

Et puisque la logique des quanteurs en tourmente plus d'un parmi vous, notons qu'il s'agit d'une logique bon enfant, logique aigre-douce, dans laquelle Lacan essaie de donner de l'importance à des pièces montées qu'il n'est pas commun de proposer, telles celles du **pas tout** ou du **pas sans**. Mais ça concerne d'abord des jeux d'écriture dont les constituants (caramel ou chocolat) ont un statut bien défini. C'est ainsi qu'on écrit $F(x)$ pour indiquer une fonction qui a pour seul argument la variable x . On dira que x est l'argument qui satisfait à F et non pas que x est soumis à F . Inventer un rapport de soumission, et donc inversement de dominance, entre une fonction et son argument relève de l'idéologie ou du procès d'intention.

Dans son jeu d'écritures Lacan remplace F par Φ . Un être effilé par un être dodu. Quelle est la valeur de Φ ? Avec le séminaire *Ou pire...* Φ change en effet de valeur. Avant, il s'agissait d'un Φ carambars imaginaire tel que le mettait en place le petit Hans. Pour lui, tout être, animé ou non, a un fait-pipi (*Wiwi-macher*), et donc un pénis noté Φ . Par conséquent quel que soit l'objet x il satisfait à la condition Φ (être muni d'un fait-pipi). Ici le logicien écrira $\forall x. \Phi x$. Ce qui se lira : pour tout x , phi de x (c'est-à-dire x satisfait à la fonction Φ).

Il fut un temps où René Lev³ (à la suite de l'article de Récanati dans *Scilicet* n° 5⁴) avait révélé la nature structurale du saut que connote la topologie freudienne de l'inconscient telle que Freud l'expose dans sa lettre n° 52 à Fliess. En gros il s'agissait du passage d'un champ où les signifiants constituaient des chaînes des segments articulés entre eux, passage à un autre champ où ces articulations étaient représentées par des coupures. Bref, c'était une façon de topologiser le passage du phallicisme à la castration.

Avec le séminaire *Ou pire...*, se confirme le fait qu'avec la marinade oedipienne la lettre grand Phi (Φ) change de signification pour désigner la castration. Ça ne nous dit pas ce qu'est la castration sur le plan culinaire et **plus d'un** est resté « chocolat » à vouloir définir cet être féérique. J'opte pour le cas où la castration serait la sorte de contrainte que subit le sujet en raison de

sa prise dans un nouage de type borroméen.

La pâte brisée n'a pas que des désavantages, loin de là. Ma façon de définir la castration permet d'apercevoir ce qu'il en sera de ceux qui ne seraient pas touchés par la dite castration, et donc auraient d'autres façons de se nouer. Ainsi la pâte feuilletée. Evidemment, là où il y a pensée unique, où l'on œdipise à tour de bras et où l'on prescrit à tout un chacun la castration borroméenne, il peut se produire le cas d'un qui, bonne pâte par exception, relèverait d'un autre mode de nouage. Tel le borderline de service dans la communauté de l'AAO que j'ai décrit dans *Bôgues*, et qui ambitionnait de jouer les pélicans, déversant sa propre substance dans le gosier desséché de ses admiratrices. Toutefois rien n'interdit que le rôle de « l'excepté » soit tenu par un individu femelle. J'ai connu ainsi une personne du sexe féminin qui se vantait de s'être tapé un mâle par jour, jamais le même, depuis l'âge de 16 ans.

« Jamais le même » veut dire qu'elle ne se baignait jamais deux fois dans le même lait d'ânesse. Dans cette même veine maso il y a celle qui, à l'âge de trente ans, avouait déjà vingt avortements provoqués. Excusez du peu.

LIQUEURS OU CIGARE

I° Cigare ♣

Un mot à présent au sujet du foncteur existentiel \exists . On dira : il existe x (ou il n'existe pas x) tel qu'il satisfait à la fonction Φ . En raccourci Lacan dit : **Y'a d'l'Un**. Il aurait pu dire Yahou qui est en réalité un autre nom pour Yaweh (Adonāi). L'important est que Y'a d'l'Un porte la marque du partitif. Il n'est **pas tout** Un. D'où la parenté du Y'a d'l'Un avec la négation de l'existence qui s'écrit en ajoutant une barre sur le foncteur ($\bar{\exists}$) et indique une privation et non un privilège.

Le pas-de-barre phobique témoigne d'une privation inconstituée et conforte mon dire selon lequel la phobie dénonce le forçage logique du trait unaire. Ce pendant la négation de la fonction, $\bar{\Phi}x$, est d'une interprétation assez délicate. Ainsi la fonction $1/x$ cesse d'exister pour la

3 LEW R., 1984, La structure du trouble, *Cahiers de lecture freudiennes*, n° 3-4, «L'Acropole», p. 182-212.

4 Prédication et ordination, intervention au séminaire de Lacan le 12.12.1972, in *Scilicet* 5, pp.61-87.

valeur $x = 0$. Il est d'autres fonctions que in-existent dans certains intervalles de valeur que peut prendre x . Ce qui serait abusif, c'est d'extrapoler ces faits d'écriture dans le domaine de l'ontologie. Là, il s'agit d'une erreur de catégorie et donc d'une façon de confondre les torchons et les serviettes. Ainsi la proposition « **La Femme n'existe pas** » est une proposition de logique dont la transposition dans l'ontologie, et de là au niveau du sens commun, est une faute grossière. Pour Lacan exister c'est ex-sister, et donc procéder d'un Réel. Dès lors que La Femme est un l'autre nom de Dieu, elle partage son sort et par voie de conséquence elle n'existe. C'est bien pourquoi Lacan fait porter la marque de l'inexistence sur le déictique *La* sous la forme d'une barre, puisque le Réel ne saurait d'aucune façon être désigné. Et puisque être c'est être Un, il est bon de rappeler que le Réel n'est pas la sorte de denrée dont on puisse espérer obtenir la totalisation. C'est du moins ce que les as de l'As-trop-physique ont le mérite de reconnaître.

Et puisqu'il n'y a **pas** de fumée **sans** feu, il y a toujours un défaut de masse qui apparaît dans leurs calculs du poids de l'Univers dont il leur faut rendre compte.

Il se trouve que $1/x$ est un rapport. Lacan se réfère au logicien américain Charles Sanders Peirce pour ce qu'il en est de la définition du rapport. Exception faite pour les sujets frappés d'aphasie notre rapport au réel est toujours médiatisé par des signifiants. Et même par des signifiants censés interpréter d'autres signifiants. Ainsi 'mamme' est le trait unaire qui nomme la classe des objets ayant un certain rapport triadique en acte au sein. Il s'agit des mammifères. Hommes et femmes confondus assujettis à l'ordre de l'inconscient. Ils ont un goût de miel dans le cigare dont ils ne connaissent pas l'origine, et voilà pourquoi ils s'estiment spoliés.

2° Liqueurs ♥

Que peut donc signifier la proposition de Lacan selon laquelle « **il n'existe pas d'acte sexuel** articulable dans une structure »? En un premier temps une telle proposition semble contrefactuelle puisque chacun sait que dans la réalité ça nique tout le temps dans tous les coins. Si l'on omet, en effet, cet « articulable dans une structure » c'est raté. Il ne reste plus qu'à ren-

voyer Lacan à sa tôleterie ou à sa mauvaise foi proverbiale. Or, qu'est-ce qu'articuler? Et qu'est-ce qu'un acte? C'est le B, A, BA du structuré comme. Dans son séminaire sur l'Angoisse, Lacan propose le lieu de l'Autre comme lieu du structuré comme mais aussi comme lieu « nettoyé de la jouissance ».

Structurer, c'est l'art de mettre un pied devant l'autre (ou une pierre sur une autre) et donc de franchir quelque obstacle. L'obstacle de la logique ou du droit (ou de la pesanteur), par exemple. Au moyen Âge, prendre possession d'un champ supposait l'acte public consistant à franchir la clôture du champ. de la parcelle.

Dans l'analyse il s'agit d'enjamber le cadavre de l'analyste. C'est bien pourquoi j'entends déjà les grondements de révolte de certains contre la logique comme un appel à l'aide motivé par l'angoisse, c'est-à-dire par la peur du Réel, par la peur du prochain et peur de l'imminence de la jouissance.

L'angoisse ça se soigne. Toutes sortes de liqueurs peuvent faire l'affaire. On les nomme filtres d'amour. Entendre le grondement de la frustration n'implique pas d'y répondre, sachant que dans tous les cas « c'est pas ça! » Car on n'est jamais sûr que le sort dont le patient se plaint ne soit pas vécu comme un enchantement. Tant il est vrai que le mauvais œil ne sévit plus exclusivement dans les tombeaux. Il est partout sur nos murs, mais aussi dans nos cœurs. N'oublions pas qu'au 18^e siècle on se mariait de nuit en cachette de crainte que quelqu'un ne vienne nouer l'aiguillette. Par son « il n'y a pas... » Lacan récuse toute sorte de magie ou d'alchimie sexuelle et rompt clairement avec Reich et Jung.

Le seul acte par lequel les subjectivités homme et femme viennent à se confondre, à faire couple, à s'unir au sens du mythe d'Er selon Platon, serait le suicide réussi. Ou l'inceste. Avis aux amateurs.

Ce que l'on tient pour statut de l'exception s'écrit de deux manières; d'abord: $\forall x \Phi x$, qui se lit: « pas tout x satisfait à la fonction Φ ». On ne fait pas de l'Armagnac avec n'importe quel vin. Dans un autre registre, il y en a des qui sont, par exemple, inaptes au service militaire. Le cas limite est celui où au moins un objet à la fonction. L'hystérique privilégie cette position.

Position dans laquelle elle ne craint personne excepté peut-être le *serial killer*, à savoir l'**au moins un** qui décide de « qui doit vivre ou mourir ».

C'est différent de l'autre écriture : $\exists x \bar{\Phi}x$, qui se lira par exemple : « il en est une qui est réfractaire à toute velléité de castration borroméenne ». Ça porte un nom.

Ça s'appelle la mère phallique. Elle est insubmersible et boit du J.B. quand elle joue au Black Jack. Question : peut-on dissiper le malentendu du phallicisme dès lors que l'inverse du phallus c'est encore le phallus ($1/\Phi = \Phi$) ?

On le peut à condition de se déprendre de l'imaginaire inhérent à la fascination du jet. On dit d'une femme qu'elle en jette. Son représentant de la représentation (inadéquat comme d'hab.) serait en l'occasion Fortune, munie de son cornet à dés. On rêve de faire partie de la Jet-Society. On est fier de ses re-jetons. Il arrive aussi qu'on ait les jetons. Bref, pris comme étalon de la valeur d'échange le phallus lui-même fluctue. Tout comme le dollar d'ailleurs. Mais même dévalué à l'extrême il reste le phallus Φ . Il reste comme axe (ou âme) du monde, comme gond, comme fondement de toute axiomatique et de toute axiologie.

Qu'est-ce qu'un couple idéal ? Que pour un homme la femme prenne une valeur eschatologique, de fontaine de jouvence, voire de planche de salut, n'a de sens que dans la mesure où justement il est souvent hors de question de s'en servir. Sauf peut être comme planche à clous, mais pourquoi pas. La discipline ascétique a ses mystères. Bref, l'homme en est embarrassé d'une femme comme un poisson d'une pomme.

Le simulacre du recours à l'amour courtois, voire à la pratique du *bundling*, prôné par certains, n'est que cautère sur une jambe de bois, persuadés que vous êtes qu'il y a une jouissance dont vous vous sentirez toujours exclus.

Aussi, la femme fétichisée, sacralisée, reste à l'abri des convoitises et donc du regard, et l'orner d'une ceinture de chasteté relève de la précaution inutile. Surtout lorsqu'on sait qu'on se marie pour ne plus baiser. Une fois la descendance assurée il n'est plus question de faire des heures sup. Ça n'empêche pas de rêver que la dite recluse jouit plus que vous, chère D

Madame Oiseuse.

Cette rêverie n'est pas sans vous causer une sensation de manque à jouir, dont il convient de vous plaindre au Pape, au pas plus d'un, ainsi que le désignait Lacan. Car le **pas-plus d'un** sur-enchérit en quelque sorte sur le **au moins un** qui n'est là qu'à la faveur d'un décompte qui n'est pas exhaustif. Pour ceux qui se cherchent des limites nous avons des bornes éprouvées. S'agissant de boire un petit verre de crème de banane il convient de s'en tenir à cette fourchette de l'au moins un au pas plus d'un. Le psychanalyste est là pour accueillir ces angoisses ainsi que les 'pourquoi' et les 'comment' qui leurs servent de carte de visite. Mais ce à quoi il doit veiller c'est à ce qui prospère derrière la plainte : la phobie, la compulsion, voire le délire (à deux) en train de se constituer et surtout le ravage mélancolique.

Ceci pour dire que le « **Il n'y a pas...** » de Lacan relève d'une impossibilité structurale, l'impossibilité d'un signifiant de se signifier lui-même. Mais peut-être est-ce là la pire des damnations ? L'universalité du mythe du jardin d'Eden et de la Faute Inaugurale est vécue jusqu'à l'absurde par des millions de gens qui sont portés au sacrifice de leur vie afin de gagner l'autre vie, la vie éternelle et rendre ainsi caduc l'ordre qui résulte de la Faute originelle. Le psychanalyste est celui qui est censé médiatiser et donc faire aboutir cette dynamique du désir au travers et au-delà de la demande répétitive d'une seconde chance. Il lui importe de savoir ce qu'il entrevoit comme issue à cette répétition et quelles sont les limites de sa fonction. Lui suffit-il de proclamer « l'exclusion de l'origine » ? Il convient de se souvenir que la vérité est certes dans le vin, à ceci près qu'elle n'y est **pas toute**.

FIGURES

1° La croix logique d'Aristote :

	UNIVERSELLES	PARTICULIERES
POSITIVES	A	E
NEGATIVES	I	O

2° Quanteurs de la sexuation selon Lacan
(*Encore*, L20 p. 73):

HOMME	FEMME
$\exists x \bar{\Phi}x$, nécessaire (S #R)	$\exists x \bar{\Phi}x$, l'universel vide (rR)
$\forall x \Phi x$, impossible (L10 p.94)	$\forall x \Phi x$, le contingent et non pas "l'exception féminine"
\cancel{S}	S (\cancel{A})
Φ	a L $\cancel{\Phi}$

COMMENTAIRE DES FIGURES

Le tableau « Homme Femme », indique que chacun voit midi à son horloge. La ségrégation qu'il connote n'est qu'apparente puisqu'il se trouve en quelque sorte calqué sur la croix logique d'Aristote, à « Homme » revenant l'Universelle et à « Femme » les particulières. Mais le tableau des quanteurs de la sexuation selon Lacan comporte quatre lignes et les deux dernières sont d'une interprétation délicate.

On aurait tort de voir dans les quatre cases supplémentaires qui s'offrent à notre réflexion une indication d'ordre clinique directe alors qu'elles proposeraient plutôt une approche théorique des quatre forces à l'œuvre dans le vivant, à l'instar des quatre champs de forces que distinguent les physiciens aujourd'hui. S'il incombait au signifiant de l'Autre barré [S (\cancel{A})] la tâche de connoter la « pesanteur » de la grâce et au Φ celle du magnétisme amoureux, il resterait à l'objet petit 'a' et au \$ de se partager les forces d'interaction faibles puis fortes. Le parallélisme que j'esquisse peut aller jusqu'au souci, constant en physique, des chercheurs, qui aimeraient parvenir à exprimer les trois autres dans le champ propre de chacun d'eux des trois autres; mieux encore: aboutir à une sorte d'unification de ces quatre champs de forces. En attendant on se contentera encore un certain temps de l'approximation qui consiste à évoquer l'universel de la féminité de l'homme et le particulier de la femme au masculin.

REPENTIRS ET CONSEILS DIÉTÉTIQUES

Au titre de post-scriptum à ce symposium lacanien, reste la question: que faire de la vaiselle sale accumulée? Que faire des déchets? A

quelle sauce les accommoder? En d'autres termes quel est le sens du *Banquet* de Platon, quelle est cette troisième jouissance qu'il ne faut pas et qui condamne Socrate? Jouissance interdite, impie, et même quasi hérétique puisque renvoyant à une troisième substance, aux côtés de la substance dite humaine et de la substance divine. Le trifolium borroméen indique bien qu'il y en a une troisième sur le plan du dessin (la jouissance sémiotique: J\$?), puisque le pétale du sens est autonome, mais dans sa présentation discursive Lacan en fait en quelque sorte une part cachée de la jouissance de l'Autre.

La difficulté vient de ce qu'il n'y a pas de jouissance sans corps. Par conséquent les signifiants constituent le corps au sens strict. L'Autre comme corps comporte une bouche qui vise le sein en tant qu'objet 'a'.

Toutefois Lacan a dû inventer un corps pour la jouissance phallique (ou du réel, ou encore divine). Il pointe alors la nuée qui se manifeste dans le Temple pour indiquer la présence du Dieu d'Abraham, nuée qui lui tient lieu de corps. Ici la nuée intervient comme signifiant hors Autre, comme signifiant de l'Autre barré, comme signifiant sexuel puisque asémantique. Faut-il y ajouter le son du schofar qui retentit dans les cas rarissimes d'excommunication, comme dans le cas de Spinoza? La voix serait-elle l'objet 'a' qui correspond le mieux à la jouissance phallique (J Φ)? Admettons.

Mais alors, dans ce cas, quel corps donner à la jouissance du sens? Ou alors, se peut-il qu'un corps en cache toujours un autre comme dans les jardins japonais, ce qui rend leur recensement difficile? On a pourtant fait un tabac à la notion de corps de la lettre sans qu'on ait su dégager à ce propos une jouissance spécifique. Or, précisément, Lacan indique l'émergence du sens chaque fois que surgit l'effet de sens, lui-même subordonné au fait (massif dans la production du mot d'esprit) que la lettre bronche. La lettre serait-elle ainsi le corps de la jouissance sémiotique? Ce sont là des choses que je n'ai fait que suggérer dans mon *Lacan dévoré par...*, mais je vois que cette fois vous frisez l'indigestion. D'où: diète, riz, botte de cresson, si nécessaire.

Nous y voici enfin. A l'acte de la digestion.

Car il ne suffit pas de consommer le corps et le sang du Christ. Encore faut-il digérer sa logique. Ici intervient une question éthique. Puisque l'analyse vise l'abolition d'un monopole, monopole qu'exercerait une certaine pulsion, une logique, au dépens de ses comparses, ainsi que l'avoue Sigmund Freud, puisqu'elle vise une forme d'aération des jouissances du sujet, selon Lacan, l'analyste, par conséquent, doit rester vigilant à ce qui se répète dans la cure et donc il doit rester ouvert aux échappées possibles vers d'autres nourritures, vers d'autres lieux logistiques offrant une diversification de la pitance de l'analysant. Rester ouvert c'est éviter de prendre comme postulat de départ qu'une analyse ne doit jamais conduire à un divorce, voire à un suicide. Rester ouvert c'est souffrir que l'analysant pousse s'égayer à l'occasion vers d'autres horizons. C'est paraît-il ce qu'on pratique dès aujourd'hui à l'Université, notamment dans le pré carré des sciences humaines, du moins à ce qu'en dit Jacques Bouveresse⁵. L'enseignement s'y limiterait à une sorte de programme minimum, incitation étant faite aux étudiants d'aller voir ailleurs, comme ici-même par exemple, ce qui s'y dit d'intéressant et qui ne saurait décevantement figurer dans un programme surchargé. De leur côté les psychanalystes pratiquent eux aussi de telles échappées, notamment dans le domaine de la linguistique ou de la philosophie, mais surtout dans le domaine culturel. Le culturel c'est même le seul Nom-du-Père que les psychanalystes sont unanimes à reconnaître.

Evidemment rien de tel que le culturel pour appâter les chalands. Non pas que là, comme dans d'autres domaines, les choses aillent mieux. A titre d'exemple, et pour répondre à la question : « après quoi courent les philosophes », Jacques Bouveresse énonce ce qu'a été le credo du cercle de Vienne (o.c. p. 176) :

Le programme du positivisme logique devrait alors apparaître/.../ comme une formulation plus explicite que d'autres/.../ du rêve qui est au cœur de la philosophie, c'est-à-dire celui de la découverte d'un langage définitif/.../ langage par rapport auquel, comme dit Rorty, « tous les autres pseudo langages manquent d'une certaine propriété à défaut de laquelle un langage ne peut être 'signifiant' ou 'intelligible', 'complet' ou 'adéquat' ».

Il égratigne au passage le provincialisme philosophique français (chose qu'en son temps déjà un Armando Verdiglione avait souligné dans le champ de la psychanalyse) (Bouveresse, o.c. p. 179) :

« la philosophie française a à l'égard de la philosophie analytique une compréhension condescendante/.../ assez comparable au sentiment de supériorité spirituelle par rapport à sa rivale allemande que l'Autriche avait/.../ d'après ce que nous dit Musil/.../ ».

Et on n'a pas manqué de faire le reproche à Lacan d'avoir en quelque sorte diabolisé la psychanalyse américaine, mais on oubliant que c'est elle qui l'avait d'abord exclu..

Bref, aujourd'hui on délocalise à tours de bras. Non sans susciter maintes résistances. Car cesser de boire ou de fumer, par exemple, pour verser dans l'exhibitionnisme culturel, n'est pas une mutation à la portée de tout le monde. Il convient à chaque étape de payer le prix de la conversion.

Le mot 'exhibitionnisme' indique une mutation qui consacre l'omniprésence du regard dans notre société. Chacun est dûment repéré, au sens géo-spatial, par son propre portable, par les radars et autres moyens de contrôle télévisuel, en quoi notre société réalise intégralement le *Panopticon* de Jérémy Bentham.

Il ne s'agit plus simplement de surveiller et de punir entre quatre murs, mais à l'échelle de la planète, devenue une sorte d'asile pour agités. Agités par la nécessité démocratique de produire à tout instant la règle, faute d'être convaincu par aucune d'entre celles proposées par le passé.

Qu'on ne se méprenne pas ici sur mes réticences envers le « culturel ». Le banquet des Muses ne saurait se passer de la ménestrandie, à savoir le concert de Brocéliande, au son des fifres et des tambourins, mais aussi les santés et autres gaillardises, le tout agrémenté de parfums de rose et d'encens. Simplement ce n'est pas au psychanalyste qu'il appartient d'en ordonner la signification, mais à qui de droit (loin des yeux, loin du cœur), à savoir ses ouailles, et donc vous, compagnons bien aimés.

Bizarrement, les idées que véhiculait l'en-

5 Jacques BOUVERESSE, *Essais IV, Pourquoi pas des philosophes ?* Agone édit., 2004.

seignement de Lacan, ont tellement infiltré la modernité qu'on peut parler à ce sujet de forklorisation. Notamment à l'égard de sa mise en question de toute forme de conviction. A sa suite, je professe que la conviction est la marque, la cicatrice laissée par un franchissement vécu comme traumatique par un sujet donné. Conviction délirante la plupart du temps ainsi que Freud s'en était aperçu quant à lui-même. Or, que lit-on aujourd'hui concernant la conviction? On doit à Jean-Claude Guillebaud⁶ la remarque suivante :

« La distance prise à l'égard de la **conviction**/.../ est devenue rien de moins qu'un principe fondateur de la démocratie moderne. Le cœur de l'état démocratique est/.../ un lieu d'**indétermination**, d'incertitude et d'arbitrage permanent et infini/.../ Le pouvoir démocratique comme silence du croire/... / implique que l'on renonce à toute idée de surplomb, d'extériorité ou de transcendance où s'enracinerait la croyance et la règle. Cette dernière ne sera plus fondée sur une foi unique et inébranlable/.../ que Claude Lefort ⁷ appelle « idéologie de granit ». Elle sera produite au contraire jour après jour et transformée par l'auto-organisation vivante de la société elle-même, qui, en démocratie, obéit à un principe d'**indétermination** ».

Guillebaud précise plus loin (p. 241) que : « La seule incroyance qui se révélerait menaçante pour la démocratie est celle qui 'ferait perdre le sens de la loi et du droit' ». Ce terme d'indétermination devient un point de convergence de toute une série de disciplines qui se réclament de la scientificité, à l'égard de laquelle certains cultivent un scepticisme complet, sinon un cynisme larvé.⁷

Il reste que parmi nous il en est un qui a la conviction que l'écriture des quatre discours par Lacan a été à l'origine de ses quanteurs de la sexuation. Et il présume tout bonnement que (AEFL n° 6, p. 142) : « A la place de S1, il faut écrire homme et à la place de S2 il faut écrire femme. » Pour arriver à ce résultat il prête à Lacan une sorte de démonstration qui n'en serait pas vraiment une et donc relèverait d'un a priori, d'une croyance, sinon d'un préjugé antiféministe immémorial. Toutes choses qui nécessitent, par conséquent, que nous y allions voir.

Il est vrai que les cheminements logiques suivis par les enseignements respectifs de Freud et Lacan requièrent de la part de leurs lecteurs une attention soutenue, ce qui n'est pas une mince affaire. Ça nécessite toute une élaboration, et ce en dépit des efforts d'ordre pédagogiques effectués par l'un et l'autre de ces deux psychanalystes, auxquels nous avons coutume de nous référer. Compte tenu des dérapages auxquels que chacun d'entre nous est soumis connaît de par ses préférences, ses souhaits plus ou moins conscients, et ses pulsions au quotidien, une confrontation permanente est requise avec ceux qui, comme nous, cherchent leur voie. Les dérapages, les fausses routes théoriques sont inévitables.

Ainsi, et tel psychanalyste en vogue, passé président de son association et en attente d'être rééligible, ce qui ne saurait tarder, me confiait récemment que pendant vingt ans il avait avancé une certaine version concernant le *Vorstellungs Repräsentanz* chez Freud, que ses auditeurs s'étaient empressés de faire circuler. Ils ont monté au pinacle la Déesse Mère en attendant de redécouvrir la Déesse raison et sa guillotine. Or, ce collègue vient de réaliser qu'il était complètement à côté de la plaque (ce que feu André Rondepierre avait parfaitement repéré en son temps). A ma question : « Pourquoi ne débattons pas entre nous, et donc en cartel, de ces choses litigieuses? » il m'a répondu qu'il n'en avait plus ni le temps ni l'envie.

Bref, j'ai entrepris de lire systématiquement les publications de l'AEFL de ces quatre dernières années. J'ai pu me rendre compte à quel point l'enseignement de Lacan fait toujours difficulté.

Ainsi quelqu'un (et parfois le même) s'est aperçu que Lacan avait oublié le sexuel, alors que pour Freud il semble qu'il soit la composante fondamentale de l'inconscient. Rien de moins.

Ça expliquerait évidemment les propositions pour le moins dirimantes du style : « il n'y a pas d'acte sexuel... », ou encore « La Femme n'existe pas ». Ce sont là des conclusions qui peuvent logiquement être soutenues à partir d'un certain maniement des bidules lacaniens. Quels bidules? Par exemple, son objet 'a'. Dès que

⁶ Jean-Claude GUILLEBAUD, *Le goût de l'avenir*, Points/Seuil n° 1254, 2003, Chapitre VIII 'Entre savoir et croyance', p. 240.

⁷ Claude LEFORT, *Le XX° siècle, la croyance et l'incroyance*, *Esprit*, février 1995.

vous ouvrez la bouche pour en parler il devient un signifiant. Pour sortir du système totalitaire du signifiant, il y a quelques petits trucs. C'est de passer par le nombre ou par la lettre. En réalité, on peste contre la contrainte que constitue le système du signifiant mais on hésite d'en sortir. Plus grave : faute de tels appuis, pris sur le nombre et la lettre, dont tout système mnémotechnique sait utiliser les avantages, faute d'un tel appui on s'embrouille. Avec notre challenger de Lacan on dira par exemple (AEFL n° 6, p. 125) que ses séminaires « se succédaient selon un ordre où il traitait alternativement du **sujet** et du signifiant ». C'est comme s'il traitait du signifiant et puis encore du signifiant. Alors qu'en réalité il traitait alternativement de l'**objet** et du signifiant. Du coup, la piste du sujet semblera favorable à notre collègue pour quelques échanges aigre-doux avec Lacan. Ainsi, les hostilités démarrent avec la définition lacanienne du sujet. « Un sujet est représenté par un signifiant auprès d'un autre signifiant ». Déjà, en son temps M. de la Flacelière, directeur de l'École Nationale Supérieure de la rue d'Ulm, et linguiste éminent, avouait ne rien comprendre à la dite définition. D'autres, au contraire, tel Alain Badiou, non moins éminent philosophe et épistémologue, annoncent qu'il s'agit là du « théorème de Lacan ».

Lorsqu'on dit que la tour Eiffel représente Paris, la capitale de la France, pour le monde entier, on est dans le vrai sauf qu'on ne voit pas où est le sujet. A moins admettre que c'est Paris, et que Paris dans l'affaire n'a aucune espèce de substance ou de réalité autre que langagière. Le sujet est manqué, et allez dire de quel sexe il est le manqué ! Car le manque est essentiel dans l'affaire.

D'où une autre façon de présenter le problème. Quand vous détenez une moitié de billet de cent euros déchiré en deux, cette moitié de billet représente la transaction subjective, et donc l'acte dont elle est le produit. Et elle la représente, cette transaction, auprès de qui ? Auprès du détenteur, quel qu'il soit, de la seconde moitié de billet.

Enfin une troisième façon s'offre à notre réflexion, et celle-ci nous rapproche de Freud dans la mesure où la notion de représentation, *Vorstellung*, en allemand, comporte une nuance

hallucinatoire qu'elle ne connaît pas en français.

De sorte que, voulant chercher quelque chose dans le tome dix de la correspondance de Voltaire je me rends à la bibliothèque universitaire et je constate qu'à la place du volume qui manque il y a ce qu'on appelle un fantôme ; c'est-à-dire un petit mot disant qui a été le dernier à emprunter l'ouvrage en question. La gestion par ordinateur de ces choses là vous évite aujourd'hui au moins un avatar, à savoir que fréquemment le bout de papier portait la mention laconique : « volume disparu ». Ceci pour dire que l'objet perdu ne disparaît jamais sans laisser de trace et que le sujet n'est pas à chercher ailleurs que dans l'acte, étant entendu que d'acte sexuel, il n'en est point. Même si vous êtes persuadé, depuis l'enfance, qu'en baisant avec tel partenaire, cela équivaut à un acte de mariage.

Mais alors par quel biais et à quel moment le sexuel entre-t-il dans la subjectivité puisqu'il est patent qu'il y a des subjectivités qui en sont quasiment pétrées ? Le sexuel acquiert une certaine coloration d'abord avec les gros mots.

Ce sont des vocables particulièrement signifiants en raison de l'emphase avec laquelle ils sont proférés.

Puis le sexuel étend son spectre à tout propos susceptible de provoquer chez les adultes une certaine hilarité, hilarité incompréhensible pour les enfants, mais dont ils ne se sentent pas exclus. Les bons mots, chez les enfants pas trop coincés, sont vécus comme licence octroyée par l'adulte pour parler de pipi et de caca, et de transgression de la règle qui dit qu'il ne s'agit pas de pisser et de chier où l'on veut et quand on veut. Et c'est ainsi que le sexuel fait bon ménage avec le scatologique. Si bien que le sexuel peut être défini comme un certain type d'effet produit chez autrui par le signifiant en tant que marqué par l'inter-dit. C'est ainsi que les analysants vont chez leur analyste pour lui parler d'amour, excepté ceux qui d'emblée tapent sur la table en disant : « nous sommes ici pour parler de cul et de merde ». La différence sexuelle en tant que telle n'est maniée que plus tard, avec l'usage de la langue, qui généralement stigmatise les positions passives, d'où les qualificatifs de niqué ou d'enculé, qui marquent couramment la prévalence de

celui qui les emploie sur celui qui les reçoit, indépendamment d'ailleurs du genre de celui qui parle.. Au-delà, il n'est plus question que d'idéalisations, et donc de facteurs de haine sociale. Tout ceci sans correspondance nécessaire avec les pratiques dites sexuelles développées par tout un chacun, qui peuvent être parfaitement adéquates au très jeune âge et parfaitement aberrantes le reste du temps. Distinguer une sexualité strictement féminine relève de l'idéalisation. Ça permet à certaines femmes de venir à la télé pour dire : « je ne me sens pas vraiment femme ». Or qu'est-ce qu'une vraie femme de nos jours? Devra-t-on dire qu'une vraie femme boit, fume et baise, qu'elle rote, pète et dit des gros mots comme d'hab? En cela la condition des stratégies féminines restent tributaires de l'état socio-économique des régions d'origine des femmes en question. Partout les femmes jugent d'instinct la conduite qui doit être la leur dans des conditions données, et il n'est pas certain que celles qui sont passées par l'école en aient été pour autant mieux éclairées et d'avantage gratifiées. La « métis » grecque ne s'enseigne pas.

La prétendue émancipation des femmes sous nos climats est une condition imposée par la vision mondialiste de l'économie et répond à la nécessité d'accroître la rentabilité de la main d'œuvre féminine. La solution du *queer* est intéressante dans la mesure où, en pratique, elle vise à la promotion de l'*american way of live*. A savoir, une vie de confort et d'impassibilité, où chacun se doit de faire des efforts pour se conformer aux standards de commensalité en vigueur, qu'il s'agisse de soins et d'hygiène corporels, de modes vestimentaires ou relationnels, de respect des institutions établies, etc.

Et il se peut qu'une demande de conseil sur ce plan puisse être aujourd'hui formulée sur fond d'angoisse sociale, sur fond de crainte de n'être pas conforme, et, éventuellement, être interprétée comme une « demande » de cure.

La vraie question, et qu'on évite soigneusement est celle que posait feu Pierre Bourdieu, à savoir: Qui gouverne? Qui décide du sort de milliards d'hommes et de femmes et ça, en fonction de quelle perspective? Qui décide que des multitudes d'indigents improductifs dans le tiers monde devront s'euthanasier par la faim, la soif, et le sida, en attendant que leurs enfants bénéfi-

cient un jour des faveurs du ciel?

Claude Lefort a parfaitement défini la situation présente comme causée par quelque chose d'inaccessible et que seule la démocratie serait capable de gérer, en raison de sa plasticité à toute épreuve. Mais rien ne garantit que quelque explosion ne manquerait pas à se produire dans le chaudron social, et il est à parier que plus d'un en sera éclaboussé.

Ces considérations géopolitiques ne me semblent pas tellement éloignées des raisons des passes d'armes que notre collègue opère avec Lacan. Il le soupçonne Lacan d'avoir eu quelques difficultés à se faire une place au soleil face aux femmes de son clan. Avec minutie, habileté et réussite, il manie le scalpel de la critique de manière à saisir le crâne-idée de Lacan, tout spécialement à propos des quatre discours. Où, de prime abord, il n'est pas question de sexualité. Examinant le couple de notations S1 et S2, et par divers recoupements, il en arrive à la conclusion que S1, en tant que signifiant maître en position phallique, se situe sur le versant homme de la subjectivité, alors que S2, en tant que connotant le savoir mais aussi la jouissance Autre, conviendrait au versant femme. Il ne s'en tient d'ailleurs pas là. Cependant, avant de poursuivre le fil de ce procès en escroquerie fait à Lacan l'Hystérique, je vais tenter de retrouver mes propres repères, au cas où ils m'auraient joué quelque vilain tour.

Une resucée de la *Traumdeutung* m'est venue à titre de réconfort, puisque j'ai avec cet ouvrage de Freud une connivence ancienne. J'ai ouvert, par conséquent, la version allemande de la *Science des rêves*, au chapitre sur le travail du rêve.

En général, raconte Freud, le rêve met en scène un personnage familier unique, qui n'est pas forcément une personne mais pourrait être un objet ou un lieu-dit. S'il y a deux personnages c'est qu'il y en a forcément un troisième de caché. Ainsi donc, le rêve s'efforce à l'*Einheit*, à l'unité d'action, comme dans la tragédie antique, et à ce propos Freud cite Aristote, probablement dans sa *Rhétorique*. Ainsi le personnage, dans sa position de pas plus d'un, et donc de signifiant maître, mérite-il tout à fait la notation S1.

Raison de plus pour s'interroger sur ce que

cache (au sens de la Deckung) cet S1. A divers indices (le ton inhabituel de sa voix, la singularité de sa mise, les tics qui ne lui correspondent pas, etc.) on se doute que tout un essaim d'autres personnages sont est là à identifier, de manière à reconstituer la fonction S2 du personnage composite (Mischbildung). Fonction S2 qui résulte de la somme vectorielle des indices que supporte la kyrielle des personnages cachés sous le S1. S'il s'agit de lire et donc de déchiffrer la destinée du rêveur, il faut que toutes les cartes disponibles soient relevées. Celui qui joue aux cartes dans l'affaire c'est ce que Lacan nomme le sujet de l'inconscient. Il sait jouer et donc copine avec le sujet de la science. L'enjeu c'est évidemment une infinité de vies infiniment heureuses, ou plus modestement: l'ensemble des petites satisfactions, notamment sexuelles, dont la vie est faite et que tend à promouvoir la queer attitude. A moins qu'il ne s'agisse de la poursuite de quelque révélation essentielle.

Ici Lacan propose la Vérité pas toute (« petite sœur de la jouissance »), comme *hint*, comme *Einfal* ou *Ereignis*, comme traversée subite du cadre de la scène du rêve, vers quelque chose qui serait de l'ordre du rêve dans le rêve.

Bref, l'enjeu c'est le réveil, à savoir l'accès aux deux moitiés réunies du billet de cent euros de tout à l'heure. Chose que dans son séminaire sur l'acte analytique Lacan situe comme sublimation. Or ces deux moitiés du poulet platonicien sont ce qui constituent une paire ordonnée, du genre de celle que j'ai mentionné plus haut, et que j'écrirais en la circonstance [S1. (S1,... S2.)]. S1 pour le signifiant unaire, S2 pour le signifiant binaire.

Il reste que la jouissance phallique est un leurre. Et c'est vraiment dommage car le baromètre de la satisfaction de la gente psychanalytique n'est pas au beau fixe. En réalité, c'est l'é-

tat de l'économie, et plus précisément l'indice de consommation psychanalytique, qui aujourd'hui sert de baromètre à l'optimisme psychanalytique.

Des raisons conjoncturelles font que cet optimisme est au plus bas. Ne dit-on pas que l'Europe est le maillon faible de l'économie mondiale et que la France est le maillon faible de l'économie européenne? Il se trouve que j'ai assuré une certaine promotion à cette notion de maillon faible en disant de diverses manières que le borderline est le maillon faible de la subjectivité occidentale. A la moindre alerte, au moindre signe de panique, le borderline lâche tout, quitte à ce que, l'instant d'après, il doive s'accrocher aux branches, aux branches de la conviction qui lui tombe sous la main.

Chose à laquelle les analystes ont du mal à donner leur adhésion, et on les comprend. Les attermolements administratifs relatifs à leur qualification en tant que professionnels de l'angoisse sociale ne font qu'attiser leurs émois. Atermolements qu'on reproche, par exemple dans la presse, aux gouvernants, alors que ces derniers ne font qu'appliquer les règles de pondération de la dite démocratie. Ça nous renvoie à l'adresse de Lacan aux agités de 1968 lors de son séminaire de Vincennes: « Vous voulez un maître! » Et si possible un maître intemporel, puisque, Maître Lacan étant mort, on désespère de lui trouver un successeur.

Il y a là une démission devant les difficultés des temps présents, et chacun a tout loisir d'augurer que la solution viendra du côté d'une idéologie forte, du côté de l'Islam, par exemple, ou mieux: du côté d'un mondialisme maoïste renaissant de ses cendres. Bonne digestion! Et n'oubliez pas de prendre votre ADN sidéral ainsi que votre K6 multi connexion!

